

## **Recension de la monographie de Christophe Perrin, *Solus ipse. Phénoménologie de la solitude* (version *postprint* auteur)**

Christophe Perrin, *Solus ipse. Phénoménologie de la solitude*, Hermann, coll. « De visu », novembre 2022, 324 pages. Prix : 32€. ISBN : 9791037008510. <https://www.editions-hermann.fr/livre/solus-ipse-christophe-perrin>.

Spécialiste de la phénoménologie et de son articulation entre les xvii<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, Christophe Perrin invite, au terme d'un parcours balisé par un quadriparti de philosophes (Heidegger, Levinas, Sartre et Bachelard), à réfléchir la phénoménalité de la solitude. Minutieux et généreux dans ses analyses, le philosophe de l'UCLouvain sollicite tous les écrits philosophiques, ainsi que leur littérature auxiliaire, qui problématisent ouvertement ou sporadiquement la solitude. Dès le départ, la solitude ne va pas sans deux points d'intérêt : d'une part, pour être seul, il faut d'abord être, c'est-à-dire être en première personne ; d'autre part, cette solitude est jugée, tantôt bonne, tantôt mauvaise, tantôt bénéfique, tantôt désastreuse (p. 12-13). Cette distinction fondamentale montre qu'il est question *des* solitudes.

Conscient que la solitude a été longuement tue en philosophie (p. 7), il débute son interrogation par une brève histoire de la philosophie, mentionnant notamment Pétrarque et Descartes, pour constater l'entrave de la tradition au regard de la manifestation de la solitude (p. 39). Dès les prémisses définitionnelles, la *solitude* est *empêchée*, parce que relativisée dans son rapport à l'altérité. D'abord avec Pétrarque qui subordonne la vie solitaire à la perfection intellectuelle et morale qui prépare ultimement la rencontre avec Dieu. Ensuite avec Descartes qui rend caduque le rapport à autrui au terme d'un doute méthodique et hyperbolique permettant à la pensée d'aboutir à la vérité première et indubitable du *cogito* (p. 66-67). Le monde et ce qui le compose ne s'assument dès lors par ce « moi abstraitement isolé » qu'après coup (p. 79). Perrin nous met en garde contre l'anachronisme du solipsisme, tout en soulignant la dichotomie, dès Descartes, d'un solitarisme qui saisit la solitude du *dehors* d'un côté, d'un solipsisme qui saisit la solitude du *dedans* de l'autre.

Dans *la solitude impensée*, Heidegger est abordé, même si ce dernier a toujours refusé de s'attarder sur la solitude, alors qu'il en a discuté à plusieurs occasions. L'intérêt pour le penseur allemand est attesté : face aux éléments, l'être humain vit un état d'âme, celui de se reconnaître

comme solitude, comme individualité unique (p. 93). Une forme de solitude s'impose à lui, dans son être, qu'il doit endurer. Elle s'impose au terme d'une angoisse, celle d'un effondrement du signifiant qui le ramène devant sa mondanité, dans son *Dasein* (p. 107). Sauf que cette solitude s'impose selon une modalité négative puisque le *Dasein* implique en soi le rapport à autrui. De sorte que « je ne suis *seul* que dans la mesure où, à un niveau existentiel, je ne le suis pas » (p. 117-118). Qu'est-ce que la solitude heideggérienne de l'être si elle ne l'est jamais véritablement ?

Ce n'est qu'avec l'apport philosophique de Levinas que la solitude est pensée positivement dans la phénoménologie historique. Dans la *solitude aliénée*, l'humain souffre d'un désir d'évasion, d'un besoin de sortir de soi-même (p. 134). L'être qui ne peut qu'être est saisi d'une nécessité qui ne dépend pas de l'extérieur et qui est la condition nécessaire de la conscience solitaire (p. 146). Exister, c'est prendre conscience de son unicité, tout en admettant l'insularité qui rend cette lucidité incommunicable. À la différence de Heidegger et de Sartre qui définissent la solitude dans sa relation à autrui, Levinas définit l'ontologie de l'être humain par son excès, par « ce trop-plein de moi en moi » (p. 155). La solitude est donc une affaire à soi, une affaire qui n'a rien à voir avec autrui.

Avec la *solitude engagée* de Sartre, l'humain est pris par une béance au cœur de son existence à laquelle il ne s'habituerait jamais (p. 188). Cette béance, c'est la solitude. Dans cette absurdité de l'existence qui repose sur le fait d'être « sans rime ni raison », l'humain découvre sa solitude qu'il doit accepter et endurer pour être authentiquement libre (p. 192-193). Cependant, pétrie dans une tension irréductible avec autrui, la solitude sartrienne n'est finalement que retrait, qu'une « contrepartie de la socialité » (p. 216) qui, sur le plan ontique, précède et excède tout individu. *A contrario*, sur le plan ontologique, cet abîme constitutif de la vie humaine manifeste un être en tant qu'il implique d'autres êtres que lui. Chacun, par la prise de conscience de cette solitude béante, manifeste la liberté humaine. Perrin le souligne :

« Il faut compter sur tous ceux qui, à l'heure des choix, doivent prendre leurs responsabilités, soit chaque homme en permanence en tant que conscience, c'est-à-dire en tant que liberté (...). Tout est lié : la conscience à la liberté parce qu'elle la rend possible, la liberté à la solitude parce qu'elle la rend nécessaire, la solitude à la conscience parce qu'elle la rend réelle (p. 205-206). »

Enfin, l'ajout de Bachelard dans ce quatuor marque une certaine distance avec ses prédécesseurs. En effet, davantage connu pour son apport en épistémologie, le philosophe français ne

commentera que fort peu la tradition phénoménologique (p. 221). L'intérêt que lui porte Perrin provient de sa déclinaison plurielle de la solitude. Ces deux solitudes, un moi unique et un monde singulier — c'est-à-dire un être par excellence, un être dans son monde, et un être par essence ou un être au monde — ne se rencontrent pas, si ce n'est soi-même. Ainsi, « c'est quand ma clôture ontico-ontologique se trouve face à une autre qu'elle que j'éprouve mon ouverture psycho-cosmique » (p. 223). Après avoir redéfini l'épistémologie de la phénoménologie, qu'il nomme phénoménotechique (p. 228), signifiant alors que les phénomènes sont construits par la raison et non donnés affectivement comme le suppose la première phénoménologie, Bachelard souligne que cette construction de la raison peut également subir l'effet des sentiments et des émotions (p. 234). Lisant *Siloë* de Gaston Roupnel, Bachelard apprend la solitude de la lecture qui requiert la coïncidence du dedans et du dehors, de l'intériorité avec l'extériorité. Sauf que dans ce for intérieur, dans ce *cogito*, il y a le feu, celui des rêveries. Grâce à la solitude, qui n'est nulle autre que la condition de possibilité de la rêverie, « l'homme se nourrit de ce que son esprit produit » (p. 241), au point de s'unir au monde, ce qui explique pourquoi « la flamme isolée » est à la fois « le témoignage d'une solitude » et « une image de la solitude » » (p. 257).

S'achève ainsi ce bref tour d'horizon des phénoménologues de la solitude, dont Christophe Perrin fait *in fine* immanquablement partie puisqu'il offre son propre cheminement phénoménologique dans le dernier chapitre sur *la solitude empochée*. Riche et transversal, cet essai philosophique témoigne d'une ambivalence radicale de la solitude, ce qui nous invite à considérer cette dernière avec rigueur et méthodologie tout en admettant son énigmaticité.

Jason Dufrasne

Université de Liège/Université Catholique de Louvain

---

**Pour citer l'article dans lequel la recension est parue :**

Thomas Franck, Jean Philippe Arias Zapata, Remy Rizzo, Margit Gaffal & Jason Dufrasne, « Recensions (avril 2023) », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique* [En ligne], Volume 19 (2023), Numéro 4 (Recensions n°9), URL : <https://popups.uliege.be/1782-2041/index.php?id=1446>.

Texte rédigé en **Markdown** et converti au format *pdf* avec **Pandoc**.